

SALLY GREEN

A close-up photograph of a hand holding two pieces of torn, aged paper. The paper is stained with several bright red spots, resembling blood. The paper has handwritten text in black ink, which is partially obscured by the tears and stains. The background is dark, making the hand and paper stand out.

HALF
BAD

QUÊTE NOIRE

HALF
BAD

3. QUÊTE NOIRE

Titre original : *Half Lost*

Text copyright © Sally Green, 2016

Published by the Penguin Group

Penguin Books Ltd, 80 Strand, London WC2R, ORL, England

L'auteur a confirmé ses droits moraux.

Traduit de l'anglais par Marie Cambolieu

Suivi éditorial : Céline Potard

Maquette : Pascale Darrigrand

Correction : Ingrid Pelletier

Pour l'édition française :

© 2016, éditions Milan

1, rond-point du Général-Eisenhower 31101 Toulouse Cedex 9, France

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 978-2-7459-6582-0

editionsmilan.com

**H A L F
B A D**

3. QUÊTE NOIRE

**S A L L Y
G R E E N**

MILAN

En mémoire de mon père

*Un seul et même homme s'incarne en des personnages
très différents selon les âges de sa vie et les situations
où il est placé. Tantôt proche du diable. Tantôt presque
un saint. Mais son nom, lui, ne change pas
et pour les autres il recouvre le tout.*

Alexandre Soljenitsyne

L'Archipel du goulag

Traduction de Jacqueline Lafond, José Johannet,

René Marichal, Serge Oswald et Nikita Struve,

révisée par Geneviève Johannet.

Édition du Seuil.

BLESSÉ, PAS PERDU

– Et si on décidait d'un mot de passe ?

– Pour quoi faire ?

– À force de partir en vadrouille, tu vas finir par te faire descendre. Et si un Chasseur utilisait le Don de mimétisme pour prendre ton apparence et revenait ici pour me tuer...

– À mon avis, ils découvriront d'abord notre campement, te tueront, puis attendront sagement que je rentre en sifflotant.

– C'est une possibilité, même si je t'imagine mal en train de siffloter...

– Bon, et ce mot de passe ?

– Une phrase codée serait plus sûre. Je dis quelque chose et toi, tu dois me donner la bonne réplique.

– Compris. Quelque chose comme : « Je rentre en sifflotant après avoir vaincu dix Chasseurs » et toi, tu réponds « Je préférerais vaincre le sommet de l'Eiger » ?

– Je penchais pour quelque chose de plus naturel.

– Par exemple ?

– « Tu en as mis un temps ! Tu t'es perdu ? »

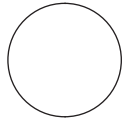
– Et ma réponse serait ?

– « J'étais blessé, pas perdu. »

– Tu me vois sortir un truc pareil ?

– Allez ! On fait un essai ? Pour voir si tu le retiens.

– Non.



PREMIÈRE PARTIE

À QUI SE FIER

DES CAILLOUX

L'année de ses vingt-huit ans, mon père a assassiné trente-deux personnes.

Célia m'obligeait à retenir toute sorte d'anecdotes au sujet de Marcus. En voilà une. Cette période-là fut sa plus sanglante jusqu'à la guerre entre le Conseil et l'Alliance des Sorciers libres. À l'époque, je trouvais ce nombre délirant.

Il n'en avait tué que quatre lorsqu'il a reçu son Don à dix-sept ans. C'est l'âge que j'ai aujourd'hui. Et avant la bataille de Bialowieza – je n'avais que vingt-trois morts sur la conscience –, où Marcus et la moitié de l'Alliance ont perdu la vie, dite « Bataille de B » pour ceux qui osent encore en parler .

Plusieurs mois ont passé et depuis, j'ai franchi la barre des cinquante.

Cinquante-deux, pour être précis.

C'est important d'être précis pour ce genre de choses. Je ne compte pas Pilot, qui agonisait. Ni Sameen que les Chasseurs ont descendue d'une balle dans le dos pendant notre fuite. Je n'ai fait qu'abrèger ses souffrances. Quant à Marcus, il n'entre pas non plus dans la liste. Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais elle.

Annalise... Son nom me donne la nausée. Tout chez elle me dégoûte : ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa peau de miel. Tout en elle est écœurant, faux. Elle disait qu'elle m'aimait, mais de nous deux, j'étais le seul sincère. J'étais

fou amoureux. Quel imbécile s'enflammerait pour une fille pareille, une O'Brien ! Elle me répétait que j'étais son héros, son prince, et l'idiot, l'abruti que je suis a voulu y croire. Alors je l'ai crue.

Aujourd'hui, je ne rêve plus que d'une chose : la voir morte. La tailler en pièces, lui arracher des cris. Et ce serait encore trop doux. Elle doit connaître l'horreur de ce qu'elle m'a obligé à faire. Je pourrais la forcer à se trancher la main et à la dévorer, à s'arracher les yeux puis à les gober, et nous serions toujours loin du compte.

J'ai tué à cinquante-deux reprises. Mais tout ce que je désire, c'est la retrouver. Je m'arrêteraï sans hésiter à cinquante-trois. Une dernière me suffirait.

– Seulement elle.

J'ai ratissé le champ de bataille et notre ancien campement. J'ai éliminé tous les Chasseurs sur ma route – ceux qui nettoyaient les lieux juste après l'affrontement et d'autres, que j'ai traqués par la suite. Annalise s'est volatilisée. Sans laisser de traces. J'ai passé des jours, des semaines à relever des empreintes, à suivre des pistes, à guetter le moindre indice, mais rien ne m'a conduit à elle.

– Rien.

Un écho me surprend et je tends l'oreille. Tout paraît calme.

Ma propre voix, sans doute... Voilà que je recommence à parler tout seul.

– Et merde !

La faute à Annalise. Encore elle.

– Qu'elle aille se faire foutre, dis-je en promenant le regard aux alentours, avant de cracher à la cime des arbres :

– Qu'elle aille se faire foutre !

Puis je me penche vers les cailloux pour leur chuchoter :
– Je veux juste la voir morte. Anéantie. Que son âme cesse d'exister. Qu'elle disparaisse de la surface de la Terre. À jamais. Après, je pourrai m'arrêter. Enfin, peut-être, j'ajoute en aparté. Ou peut-être pas...

Marcus m'a demandé de les tuer tous. En suis-je capable ? S'il me l'a demandé, c'est bien qu'il le pensait.

Je fais un petit tas de mes cinquante-deux pierres. Dit comme cela, le nombre peut paraître énorme, mais en fin de compte, c'est très peu. Dérisoire, comparé à ce que mon père exigeait de moi. Ridicule, à côté du massacre causé par Annalise : une centaine rien qu'à la Bataille de B. Pour rivaliser avec une telle boucherie, je vais devoir mettre le paquet. Par sa faute, l'Alliance est en lambeaux. Par sa faute, nous avons perdu Marcus, le seul capable de contenir l'attaque des Chasseurs et de les vaincre. Mais elle a braqué son arme sur lui, pressé la détente et toute l'Alliance qui s'est effondrée avec lui. Depuis, le doute me hante : agissait-elle sur ordre de Soul depuis le début ? C'est son oncle, après tout. Gabriel ne lui faisait pas confiance. Il la soupçonnait d'avoir conduit les Chasseurs à l'appartement de Mercury, à Genève. Je refusais d'y croire, mais il avait peut-être raison.

Un mouvement agite les arbres et Gabriel surgit. Il ramassait du bois pour le feu. Il m'a sans doute entendu crier et fait semblant de revenir par hasard. Il laisse tomber son fagot et se plante près de mes cailloux.

Je ne lui ai pas expliqué ce qu'ils représentent et il ne me pose aucune question, mais je pense qu'il a compris. J'en saisis un, pas plus grand que mon ongle. Malgré leur petite taille, chacun est unique. Un pour chaque personne que j'ai tuée. Avant, je me rappelai chacune d'elles.

Enfin... pas par leur nom, bien sûr, parce qu'au fond, presque tous les Chasseurs se ressemblent, mais les pierres me faisaient penser aux incidents, aux affrontements et à la manière dont les Chasseurs étaient morts. Peu à peu, les souvenirs des combats s'estompent, se fondent en une succession de tableaux sanglants dont il ne reste qu'un tas de cinquante-deux pierres.

Les bottes de Gabriel décrivent un quart de cercle puis s'immobilisent un instant.

– Il nous faut davantage de bois, déclare-t-il alors. Tu me donnes un coup de main ?

– Plus tard.

Les bottes hésitent, pivotent de quarante-cinq degrés et attendent, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept secondes avant de se diriger vers la forêt.

Je sors une pierre claire de ma poche. Un quartz ovale, d'un blanc pur : lisse, mais trouble. La pierre d'Annalise. Je l'ai ramassée près d'un cours d'eau lorsque je cherchais sa trace. Je l'avais prise comme un signe. Ce jour-là, j'étais convaincu de tenir sa piste. J'ai échoué, mais je suis certain que ce jour viendra. Quand je la tuerai, sa pierre n'ira pas rejoindre les autres. Je la jetterai et elle disparaîtra. Avec Annalise.

Alors, peut-être que les cauchemars s'arrêteront. J'en doute, mais sait-on jamais ? Annalise revient souvent dans mes rêves. Certains s'annoncent bien, mais dérapent vite. Je la revois parfois abattre mon père, puis tout se passe comme à la Bataille de B. Avec un peu de chance, je me réveille avant, mais la plupart du temps, l'horreur continue et je dois la revivre, encore et encore.

Je préférerais rêver de Gabriel. Mes nuits seraient plus tranquilles. Elles me rappelleraient nos parties d'escalade,

notre complicité, le bon vieux temps. Nous sommes amis – nous le resterons toujours –, mais tout a changé. Nous discutons peu. Parfois, il évoque sa famille ou des choses qu’il faisait « avant ». Ou bien il me parle de varappe, ou d’un livre qu’il a lu ou... de ce qu’il aime. Il est doué pour ça. C’est moi qui ne sais pas écouter.

L’autre jour, il me racontait l’ascension d’une falaise quelque part en France, à pic au-dessus d’une rivière, avec une vue à couper le souffle. Au fil de son récit, je m’imagine les bois qu’il a dû traverser pour y arriver, puis il me décrit les gorges, le cours d’eau et, sans comprendre comment, mon esprit s’échappe, revient à Annalise. Une petite voix me souffle : *Écoute Gabriel, écoute son histoire*, mais une autre résonne et rabâche : *pendant que vous êtes là, à bavardez, Annalise se promène en liberté dans la nature*.

Et Marcus est mort. J’ignore ce qu’ils ont fait de son corps, sauf de son cœur, évidemment, puisque je l’ai dévoré. Rien de plus ignoble, non ? Et me voilà, assis là : je suis le gamin qui a mangé son père, qui écoute son copain discuter d’escalade et du courant qu’il a dû franchir pour amorcer l’ascension. Pendant ce temps, je pense à Marcus, à qui j’ai ouvert la poitrine, qui agonisait dans mes bras, et Gabriel continue ses palabres. Comment tout cela peut-il être normal ? Alors, avec tout le calme possible, je l’interromps :

– Gabriel, tu pourrais me lâcher cinq minutes avec tes conneries de grimpette ?

Je fais un effort surhumain pour ne pas hurler. Après un silence, il rétorque :

– Bien sûr. Et toi, tu crois pouvoir tenir cinq minutes sans débiter de grossièretés ?

Il me taquine, cherche à détendre l'atmosphère. J'ai beau tenter de me raisonner, je deviens fou. Je lui dis d'aller se faire voir. Sauf que je n'en reste pas là, d'autres injures suivent et, incapable de m'arrêter, je l'insulte, l'invective. Il essaie de m'enlacer, mais je le repousse et lui conseille de s'éloigner avant que je finisse par le frapper. Enfin, il abandonne.

Gabriel parti, je réussis à me dominer. Vient alors ce soulagement immense que me procure la solitude parce que seul, je respire mieux. Tout va bien pendant quelques minutes, puis une fois le calme revenu, je culpabilise. J'aurais aimé qu'il me touche le bras, qu'il me raconte son histoire. Je voudrais qu'il me parle. Je voudrais être normal. Mais j'ai cessé de l'être. Je ne pourrai plus jamais l'être. Et tout ça, c'est sa faute à elle.

Assis devant le feu, les yeux rivés sur les flammes, je me persuade de faire un effort pour ouvrir la bouche. Communiquer, comme quelqu'un de normal. Écouter, aussi. Mais je ne trouve rien à dire. Gabriel ne desserre pas non plus les mâchoires. Je crois que je l'agace, avec mes cailloux. Je ne lui ai pas avoué que j'en avais ajouté deux, hier. Je n'ai pas tellement envie de parler de ça, d'eux... Alors, je m'obstine à racler le fond mon bol vide. Au menu de ce soir, c'était fromage et soupe lyophilisée. Elle était très claire, mais c'est mieux que rien. J'ai encore faim et lui aussi, sans doute. Il est d'une maigreur effrayante. « Émacié » : voilà le mot. Quelqu'un l'a employé un jour, à mon sujet, et à cette époque, j'étais affamé.

– Un peu de viande ne nous ferait pas de mal, fais-je remarquer.

- Oui, ça changerait un peu.
- J'irai poser des collets à lapin, demain.
- Tu veux de l'aide ?
- Non.

Il attise le feu sans répliquer, et j'ajoute :

- Seul, j'irai plus vite.
- Je sais, oui.

Il continue de remuer les braises et moi, de racler mon bol.

Trev. C'est lui qui me trouvait « émacié ». Tout ça paraît déjà si loin... Je le revois, dans cette rue de Liverpool, son sac plastique à la main. Je repense à cette béjaune du quartier, aux Chasseurs qui me traquaient, et ces souvenirs semblent appartenir à un autre monde, une autre vie.

- J'avais croisé une fille, à Liverpool, dis-je en me tournant vers Gabriel. Une béjaune. Une vraie terreur. Il y avait son frère, aussi... il avait une arme et des chiens. Peut-être que ce n'était pas son frère... Non, celui avec les chiens, c'était un autre. Son frère avait juste un flingue... Du moins c'est ce qu'elle prétendait, moi je ne l'ai pas vu. Bref, j'avais rendez-vous à Liverpool avec Trev. Un drôle de type. Grand et... je ne sais pas... du genre taiseux. Quand il marchait, on aurait cru qu'il flottait au-dessus du sol. C'était un sorcier blanc. Quelqu'un de bien, cela dit. Il avait fait des prélèvements sur ma cheville : du sang, de la peau et de l'os. Il essayait de comprendre le rôle de mes tatouages. Puis des Chasseurs ont surgi et nous avons dû filer. En route, j'ai perdu le sac plastique qui contenait les échantillons. Le temps de rebrousser chemin, la béjaune l'avait ramassés. Elle a fini par me le rendre et je les ai brûlés.

Gabriel me dévisage comme s'il attendait la suite. Je ne suis pas certain qu'il y en ait une, d'ailleurs, mais le reste me revient peu à peu.

– Deux Chasseresses nous poursuivaient, Trev et moi, et elles ont bien failli nous avoir. Mais la béjaune... elle était là avec toute sa bande. Ils se sont jetés sur elles. Je suis parti sans savoir ce qu'ils en avaient fait. À ce moment-là, l'idée de les tuer ne m'aurait pas effleuré, j'explique en le regardant dans les yeux. Maintenant, je n'imaginerais pas les épargner.

– Nous sommes en guerre, répond-il. La situation a évolué.

– Évolué, oui, c'est une façon de le formuler... Bref, à cette époque, j'étais émacié, paraît-il. Comme toi aujourd'hui.

– Émacié ? répète-t-il, comme s'il cherchait le rapport.

Je ne lui ai pas expliqué pourquoi je lui raconte tout ça et de toute façon, nous sommes aussi maigres l'un que l'autre, mais je n'ai plus le courage de continuer.

– Laisse tomber, c'est sans importance.

Nous observons fixement les flammes. Sous ce ciel couvert et sans lune, c'est l'unique clarté à des kilomètres à la ronde. Je me demande ce que sont devenus Trev et son vieux copain Jim. Et brusquement, je réalise : ce n'est pas Trev, mais Jim qui me trouvait « émacié ».

– J'ai rendu visite à Greatorex, annonce Gabriel.

– Oui, je sais.

J'avais compris en voyant les sachets de soupe et le fromage.

Le trajet jusque-là-bas prend une bonne heure. Il a dû s'absenter pendant que j'égrenais mes cailloux, puis il a ramassé le bois en rentrant. J'ai dû les triturer pendant des heures.

– Pas grand-chose de neuf, ajoute-t-il.

Ça aussi, je m'en doutais.

Les survivants de l'Alliance sont répartis en sept camps éparpillés dans des coins reculés d'Europe. Gabriel et moi sommes affectés à la petite équipe de Greatorex, en Pologne, mais nous vivons à l'écart. Je préfère éviter les autres, alors j'ai installé mon bivouac ici. Chaque camp a son numéro. Celui de Greatorex, c'est le numéro 3. Ce qui fait du mien le 3 B ou le 3.5. Quoi qu'il en soit, Greatorex se charge de l'intendance et de la communication avec celui de Célia, le numéro 1, même si, à ce que je sais, il n'y a pas grand-chose à transmettre. Elle doit se contenter d'entraîner quelques jeunes rescapés, dans l'espoir qu'ils puissent se battre un jour.

Je les ai vus à l'œuvre lors de ma dernière visite au camp 3. Je m'entends bien avec Greatorex, moins avec ses disciples. Ils évitent mon regard, en tout cas quand je les observe. Mais je sens leurs yeux rivés sur moi dès que j'ai le dos tourné et si je lève la tête, je les trouve soudain fascinés par le sol.

Mon père a vécu la même chose, je crois : personne ne pouvait le regarder en face. Pour moi, cela n'a pas toujours été le cas. Avant la Bataille de B, j'étais leur camarade, un combattant comme les autres. Je faisais équipe avec Nesbitt, et Gabriel, avec Sameen. Greatorex nous entraînait. Si nous formions un escadron redoutable, nous pouvions encore plaisanter, faire les imbéciles, nous chamailler, partager un repas et des discussions. Cette connivence me manque. Elle a disparu et je ne la retrouverai jamais, bien que je ne doute pas du talent de Greatorex pour souder ses troupes.

– C'est une excellente prof, dis-je alors.

– Greatorex ?

– De qui on parle, à ton avis ?

Pourquoi suis-je aussi sec avec lui ?

– Tu devrais m’accompagner jusqu’au camp, ajoute-t-il.
Elle souhaiterait te parler.

– On verra.

Il sait comme moi que je n’irai pas.

Hormis Gabriel, je ne vois personne depuis des semaines. Excepté quelques Chasseurs ; ceux que je tue. À bien y réfléchir, j’élimine la plupart des gens qui croisent ma route. Greatorex devrait me remercier de garder mes distances.

– Elle aimerait te montrer les progrès de ses combattants. Ils se sont améliorés.

Que devrais-je répondre ? « Ah oui » ? « Tant mieux » ? Ou encore « De toute façon, ça ne changera rien » ? Alors que je cherche quoi dire, une idée me vient tout à coup.

– Quel jour sommes-nous ?

– Tu m’as déjà posé la question hier, fait observer Gabriel.

– Alors ?

– Je n’en sais rien. Je comptais le demander à Greatorex, mais j’ai oublié. Pourquoi, c’est si important ? me lance-t-il en se tournant vers moi.

Je fais signe que non. Non, ça n’a aucune importance, si ce n’est que j’essaie de mettre un peu d’ordre dans mon esprit. Mais les jours se suivent, se ressemblent, les semaines, les mois défilent et tout finit par se confondre. Je lutte pour ne pas perdre le fil. Hier, j’ai tué deux Chasseurs avant de revenir ici, mais tout ça paraît déjà si loin... Je dois y retourner, jeter un coup d’œil aux cadavres. D’autres ne tarderont pas à venir, à la recherche

de leurs camarades. Je pourrais peut-être en capturer un et l'interroger. Voir ce qu'ils savent au sujet d'Annalise. Si c'était bel et bien une espionne, elle aura rejoint Soul. Ils l'auront peut-être aperçue.

Je m'allonge et replie le bras sur mon visage.

Je n'en ai pas parlé à Gabriel parce qu'il avertirait aussitôt Greatorex. Elle ordonnerait de lever le camp et je veux d'abord retourner sur place. Mais avant, j'ai besoin de sommeil. Depuis la disparition de Marcus, j'en manque cruellement. Quand j'aurai dormi un peu, je me mettrai en route. À moins de repousser encore d'une journée... Je pourrais explorer plus au sud, demain, pour tâcher de retrouver la trace d'Annalise. Puis revenir ici et ensuite m'occuper des corps. Je dois aussi trouver de la nourriture. Demain, donc, ce sera le sud et les collets et le jour d'après, les deux Chasseurs morts et avec un peu de chance quelques autres bien vivants.

Je m'aperçois que je fixe mon bras. J'ai gardé les yeux ouverts. Je dois penser à les fermer. Il faut que je dorme.

Nous sommes assis côte à côte sur le rebord de la falaise et nos jambes pendent dans le vide, dans un tourbillon de feuilles mortes. Sa cuisse dorée est tout contre la mienne. Elle se retient à ma manche et tend la main pour attraper une feuille au vol. Puis elle se retourne, lève son trophée et le tapote sur le bout de mon nez. Ses iris scintillent, tout pétillants d'étincelles d'argent. Je voudrais toucher cette peau lisse, veloutée. Mais j'ai beau essayer, je ne peux plus bouger, parce que je suis sanglé à un brancard et l'ignoble Wallend se penche au-dessus de moi.

– La sensation te paraîtra sans doute un peu étrange..., avertit-il avant de placer le métal contre mon cou.

Je me retrouve à genoux, dans la forêt, face à mon père. À terre, blessé au ventre, il se vide de son sang. Je brandis le Fairborn, qui palpite dans mon poing comme une créature vivante, pressée d'en finir. De la main droite, j'agrippe l'épaule de Marcus ; je sens sa veste sous mes doigts.

– Tu peux y arriver, me dit-il.

Alors, tout s'enchaîne. La lame traverse d'abord le tissu, puis la chair, d'un mouvement continu, avant de s'enfoncer pour que nous tranchions dans la longueur. Une troisième lacération plus profonde taillade les côtes comme du papier. Le sang ruisselle le long de sa peau et de mes doigts. Il est chaud, mais refroidit vite. J'enserme son cœur encore battant dans mes paumes et me penche en avant. Je mords. Le goût métallique se répand sur ma langue. J'étouffe, mais je me force à avaler. Je recommence, les yeux plongés dans les siens qui me regardent alors que j'ai son sang plein la bouche.

Je me réveille dans un accès de toux, de nausée et de sueur. Gabriel roule vers moi et me prend dans ses bras. Je me cramponne à lui, mais il ne dit rien. Il se contente de me serrer contre lui et ça suffit. Nous restons enlacés pendant de longues minutes.

– Tu ne veux pas m'en parler ? me demande-t-il enfin.

Je ne veux même pas y penser. Encore moins le raconter. Gabriel sait le prix que j'ai payé pour m'emparer des Dons de mon père. Il m'a surpris juste après, la figure barbouillée de rouge, mais au moins, il ne m'a pas vu faire. Il semble persuadé qu'en discuter me soulagerait, mais ça ne résoudrait strictement rien. Il comprendrait juste à quel point c'était ignoble et...

– Nathan, s’il te plaît, raconte-moi. C’était un rêve, hein? ajoute-t-il. Si tu avais une nouvelle vision, tu me le dirais?

Je le repousse. Je n’aurais jamais dû lui parler de mes visions.

L'ENTRAÎNEMENT

Au lever du jour, lorsque je regagne le bivouac, je me sens un peu mieux. Après mon réveil en sursaut, quand Gabriel a recommencé à me cuisiner, je suis parti me défouler quelques heures dans le noir. Courir me fait du bien. Pendant l'effort, je ne pense qu'à la forêt, aux arbres, au terrain. J'ai les idées plus claires et surtout, je peux travailler mes Dons.

À force de patience, j'ai réussi à maîtriser l'invisibilité. Pour cela, j'imagine devenir transparent et me fondre dans l'air. Inspirer, m'évaporer. Pour le rester, je n'ai plus qu'à me focaliser sur ma respiration.

Ensuite, je peux lancer des éclairs. Je frotte mes paumes l'une contre l'autre d'un claquement sec, comme on frappe deux silex pour produire une étincelle. D'ailleurs, la première fois, c'est tout ce que j'ai obtenu. Désormais, je suis capable de projeter des traînées de foudre sur une dizaine de mètres.

Depuis peu, je sais cracher du feu. Pour ça, je fais claquer ma langue contre mon palais et exhale un long soupir. Cette arme est loin d'être redoutable quand on imagine se fondre dans l'air, l'utiliser n'est pas simple. Pour autant, c'est un pouvoir intéressant.

Je m'y exerce chaque jour et chaque jour, je m'efforce d'en découvrir d'autres. Marcus pouvait déplacer les objets par la pensée, se métamorphoser – comme Gabriel –, guérir les plaies, faire pousser ou flétrir les plantes, tordre

le métal et ouvrir des brèches. Des capacités impressionnantes, mais la plus époustouflante, c'est celle d'arrêter le temps. Tous ses Dons ont passé en moi. Puisque j'en ai obtenu un, le reste a forcément suivi, mais certains m'échappent encore. J'ai observé Marcus lorsqu'il a suspendu le temps peu avant de succomber, et j'ai beau m'y entraîner plus qu'à tous les autres, je n'y arrive pas. C'est pourtant celui que je désire le plus. Quelles possibilités il m'offrirait ! Mais il refuse de se manifester. Et bien entendu, celui dont je ne voulais pas, les visions, m'est venu spontanément, que ça me plaise ou non.

J'y vois moins un Don qu'une malédiction. Les visions ont gâché ma vie, ma relation avec Marcus... tout. Je me demande à quoi aurait ressemblé mon existence s'il n'avait pas prédit que je le tuerais.

Il aura passé dix-sept ans à me fuir, sans pouvoir se soustraire à la prophétie. Elle n'aura servi qu'à me priver d'un père, à m'empêcher de le connaître et à décider les sorciers blancs à m'emprisonner. Et alors que j'avais réussi à m'échapper, que lui et moi étions enfin réunis, elle s'est accomplie en l'espace de quelques mois. Sans elle, Marcus ne m'aurait jamais laissé à ma grand-mère. Il m'aurait emmené. Dix-sept années de séparation pour un simple pressentiment. Le plus étrange, c'est que si Marcus ne m'avait pas affirmé m'avoir vu lui dévorer le cœur et m'emparer de ses Dons, je n'y serais sans doute jamais parvenu.

Les visions ne ressemblent pas aux rêves. Elles surviennent alors que je suis éveillé, un peu comme un nuage. L'atmosphère fraîchit, la lumière faiblit et, alors même qu'on la sent venir, qu'on lutte de toutes ses forces, on a à peu près autant de chance de l'arrêter que d'empêcher le ciel de s'assombrir.

Bien entendu, une fois que la prémonition est apparue, impossible de faire marche arrière, de l'oublier.

Elle s'est répétée à six ou sept reprises et se précise à chaque manifestation. Je me vois assis à l'orée d'un bois, et une prairie s'étend devant moi, le soleil est bas dans l'horizon. Tout semble si beau, si paisible dans cette lumière dorée et, en me retournant, j'aperçois Gabriel entre les futaies. Il me fait signe de le rejoindre. Après un dernier regard au pré, je m'avance finalement vers lui, avant d'être brusquement soufflé en arrière.

La première fois, je n'ai rien perçu d'autre, alors j'en ai parlé à Gabriel. Mais depuis, j'en sais davantage. Je distingue une silhouette sombre qui s'éloigne derrière les arbres. Gabriel tient un revolver. En basculant, j'ai l'impression de voler. Je tombe sur le dos, les yeux rivés vers le ciel et les cimes, puis une douleur fulgurante s'empare de mon ventre et je comprends que j'ai reçu une balle. Tout devient noir. Et la vision s'interrompt.

Elle ne dure pas plus de deux minutes, mais très vite, je suis en nage, mon ventre se contracte et me brûle. Je n'aurais pas cette vision si elle n'avait pas d'importance et, soyons réalistes, la scène n'augure rien de bon, mais je ne la comprends pas. Pourquoi Gabriel m'attirerait-il vers le danger ? Puis vient la pire des questions, celle que j'essaie d'oublier. Et si c'était lui, le tireur ? Je sais pourtant qu'il m'aime et qu'il ne me ferait jamais de mal. C'est bien le côté pervers des visions. Elles finissent par ébranler nos propres certitudes.

De retour au camp, je me laisse tomber près du feu. Pourquoi suis-je rentré ? J'étais censé poser des collets, au sud...

– Tu en as mis, du temps ! Tu t’es perdu ? me lance Gabriel en s’approchant.

Lui et ses fichus mots de passe !

– Tu te trompes, lui fais-je remarquer. Tu dois dire « Tu en as mis, UN temps ». *Primo*, je ne me suis absenté que quelques heures et *deuxio*, toutes ces précautions sont ridicules.

– J’ai préféré improviser sur le même thème plutôt que de faire du par cœur.

– Si j’étais un Chasseur, tu serais déjà mort.

– Et toi, tu fais ton possible pour que je finisse par le souhaiter.

Je l’insulte.

Il piétine un peu le sol, racle la terre. Je sors le Fairborn, ma pierre à aiguiser, et me mets au travail.

– Tu fais ça pour une raison particulière ? me demande-t-il en s’accroupissant près de moi.

– J’avais l’intention de partir en reconnaissance. Jeter un œil aux alentours.

– Tu n’étais pas censé poser des pièges ?

– Je me sens en veine, je déclare. Je croiserai peut-être quelques Chasseurs.

Je sais je sais... J’avais prévu les collets aujourd’hui et les Chasseurs demain, mais j’ai changé d’avis. Je veux retrouver mes deux dernières victimes et voir si d’autres viendront.

– Nathan, la nourriture commence à manquer. Tu devais t’en occuper.

– Je le ferai.

– Vraiment ? Ou tu comptes encore disparaître pendant des jours sans donner signe de vie ?

Je me concentre sur mon poignard.

– Nathan, insiste-t-il en m’effleurant le bras. Parle-moi, s’il te plaît.

J’interromps mon mouvement et le regarde bien en face.

– Je te répète que je ferai les deux.

– Pourquoi refuses-tu de m’expliquer ce qui se passe ? soupire-t-il en secouant la tête.

– Tu sais très bien ce qui se passe : j’essaie de retrouver celle qui a tué mon père, mais elle s’est évaporée. La bonne nouvelle, c’est qu’en la traquant, je croise des Chasseurs. Ils sont nombreux dans les environs. La région est vaste, mais je réussis à les repérer et à les éliminer.

– Tu crois vraiment pouvoir tous les anéantir ?

Sa question semble sincère, mais je sens qu’il cherche surtout à s’assurer de mon état mental. Je lui sers mon sourire le plus dingue.

– Marcus le pensait.

Il se redresse, l’air consterné.

– Parfois, j’ai l’impression que tu as des tendances suicidaires.

J’y pense aussi, mais quand je me bats, je suis certain du contraire. C’est là que je réalise de quoi je suis capable pour survivre.

– Tu risques ta vie à chaque attaque, Nathan, poursuit Gabriel. Ils n’hésiteraient pas à te tuer, tu sais.

– Pas quand je suis invisible. Ils ne peuvent pas me repérer.

– Tu pourrais tout de même être blessé. Avec ces tirs croisés, c’est un miracle que tu sois indemne. Je te rappelle que tu as failli mourir après avoir reçu une balle de Chasseur, à Genève. Tu aurais pu succomber au poison. Une plaie et...

– Je reste prudent. Et je suis plus doué qu’eux. Ils ne m’arrivent pas à la cheville.

– Certains d’entre eux possèdent aussi le Don d’invisibilité. Imagine que...

– J’ai dit que je faisais attention.

– Tu n’es pas le seul concerné, rétorque-t-il en fronçant les sourcils. Tes attaques ne cessent d’attirer nos ennemis dans les environs, à proximité de la base de Greatorex. Tu mets tout le monde en danger !

– C’est justement à cela que Greatorex et sa bande se préparent, non ? Et si ma mémoire est bonne, les deux dernières fois qu’ils ont changé de camp, il n’y avait pas eu de confrontation. J’étais le seul à avoir affronté des Chasseurs, le seul à avoir du sang sur les mains, comme d’habitude. Je finis par croire que tout ce qu’ils veulent, c’est s’entraîner, se terrer et...

– Tu es injuste envers eux.

– Et toi envers moi.

En passant le pouce sur le fil de la lame, une ligne rouge apparaît sur ma peau. Je suce le bout de mon doigt, puis guéris la plaie avant de ranger ma pierre à aiguiser dans mon sac et le Fairborn dans son fourreau.

– Nathan, tuer une poignée de soldats ne changera pas l’issue de la guerre. Ça ne fera aucune différence.

– Tu leur diras ça quand je leur ouvrirai le ventre.

– Tu sais comme moi que la plupart ne sont que des gamins ! Soul les manipule pour les rallier à sa cause. Nous ne menons pas un combat contre eux, mais contre lui. C’est lui qui dirige le Conseil des sorciers blancs, lui qui incite Wallend à utiliser sa magie abjecte. Ce sont eux que tu devrais viser. Ils sont à l’origine du conflit et ce n’est qu’en nous débarrassant d’eux que nous pourrons y mettre un terme.

– Leur tour viendra. En attendant, considère ces attaques comme un entraînement. Une fois que j’aurai maîtrisé tous les Dons de mon père, je serai fin prêt pour affronter Soul.

– Et d’ici là, tu t’exerces en massacrant une bande de gamins inexpérimentés.

Je disparaissais, dégaine le Fairborn et réapparais devant Gabriel en appuyant la pointe contre sa gorge.

– Ce sont des Chasseurs, Gabriel. Ils sont aux ordres de Soul pour nous traquer et nous abattre. Et j’ai l’intention de frapper le premier. Je les éliminerai jusqu’au dernier s’il le faut. Jeunes, vieux, novices, chevronnés : ils ont rejoint leurs rangs. Ils ont choisi leur camp et je choisis le mien.

D’un mouvement, il écarte mon bras et fait tomber le Fairborn.

– Ne me menace pas, Nathan. Je ne suis pas ton ennemi.

Je l’injurie. Il recule, écrasant au passage mon petit tas de cailloux.

– C’est tout ce que tu sais faire ? s’emporte-t-il. Insulter et tuer les gens ?

Il baisse les yeux et poursuit :

– Tu comptes ajouter encore beaucoup de pierres à ta collection, Nathan ? Tu veux en faire une montagne ? lâche-t-il en les dispersant d’un coup de pied. Tu t’imagines que ça te fera du bien ? Que tu dormiras mieux ?

– Je me sens effectivement plus tranquille en les sachant moins nombreux. Et pour ce qui est de dormir la nuit, très franchement, ça ne pourra pas être pire.

Je conclus par une volée de grossièretés et ramasse mon sac.

Gabriel tente de me retenir, mais je me dégage brutalement et m'éloigne au pas de course, sans même me retourner.